

Sommaire

Prologue - Un mois de novembre des années 1980.....	2
Chapitre un - Premier après midi.....	4
Arrivée à Vesoul.....	4
Voyage en autocar.....	21
Chapitre deux - Première soirée.....	49
Chapitre trois - Matin du deuxième jour.....	84
Réveil.....	84
Détails.....	98
Lettre à Sophie.....	122
Chapitre quatre - Milieu du deuxième jour.....	131
Du bonheur.....	131
Intermède.....	158
Chapitre cinq - Après midi de la deuxième journée.....	170
Les grottes de la Vrai Dieu - L'harmonie – la beauté physique.....	170
Chapitre six - Deuxième soirée.....	211
L'amour.....	211
Chapitre sept - Deuxième matinée.....	252
Le départ.....	252
Epilogue.....	285

Dépôt légal - premier trimestre 2015.

Prologue - Un mois de novembre des années 1980

Eric Tambert, journaliste d'art, visite sa mère, Josépha, à Montarlot, un village de quelques centaines d'habitants situé en Franche Comté, où se trouve la propriété de famille, une exploitation agricole tenue par un fermier, Jean Paul. En réalité, Eric n'est que de passage. Venant de Paris, où il vit, il fait route vers Lyon, en vue d'interviewer un chorégraphe, M.H.B.

Mais cette parenthèse campagnarde offre bien des étonnements. Eric est un contemplatif et c'est peu de dire qu'il perçoit les ondes, toutes sortes d'ondes. Alors, emporté ou chahuté, bouleversé ou ravi, ce jeune homme de trente ans expérimente une riche aventure intérieure au rythme des randonnées en pleine nature ou à la chaleur des feux domestiques, empruntant des détours surprenants qu'il ne choisit évidemment pas. Le choix du hasard.

Ses rencontres sont autant de prétextes à réflexion, et souvent inondées de poésie. Lorsque par exemple, une profonde connivence s'établit avec sa mère, et que leur relation renaît, ou bien

lorsqu'il accompagne un vieillard rencontré dans l'autocar vers sa dernière demeure.

Car Eric s'interroge sur la mort et sur le bonheur. Tout naturellement, il se pose la question de Dieu. Pour lui, rien n'est étranger à l'amour, surtout pas la vie. Les fenêtres ouvertes sur un avenir qu'il explore avec la vigueur de la jeunesse, sont bâties sur la tradition et ses rituels parfois empreints de nostalgie.

Chapitre un - Premier après midi

Arrivée à Vesoul

Sitôt descendu du train en gare de Vesoul, Eric Tambert se dirigea vers le Buffet où, après s'être assis à une table placée près d'une fenêtre, il commanda un chocolat chaud.

Non loin de lui s'esclaffaient de très jeunes gens – il pensa à des collégiens, qui s'amusaient autour d'un *juke box*. Certains d'entre eux fumaient de longues cigarettes et leur visage était voilé par un halo diaphane de fumée bleue.

Le Buffet de la Gare et son inévitable haut parleur grésillant régulièrement l'arrivée et le départ des trains !

Il pénétrait un univers encore irréel quelques heures auparavant à l'instant de quitter Paris où il avait abandonné les trépidations d'une activité incessante. Il s'était allégé, comme s'il avait oublié un gros sac boursouflé de labeur dans le petit appartement de la rue Lepic.

En effet, rien ni personne n'était en mesure de le retenir au sixième étage du quinze rue Lepic et il lui suffisait de claquer la porte puis de tourner la clé dans la serrure, car il vivait seul.

Seul.

« Ainsi n'ai-je pas à me retourner dans l'escalier au moment du départ pour un dernier signe d'adieu. » Au moins s'en convainquait-il, et sans doute était-il vrai qu'il vivait assez librement. L'avait-il cependant choisi ? La réalité était que la fortune l'avait insensiblement conduit vers un célibat tranquille et qu'il ne cherchait pas à s'en arracher... Cela lui ôtait-il pour autant ce lancinant besoin de sacrifier à cet immuable rituel ? Rien n'était moins sûr.

Il était maintenant assis sur une chaise crasseuse, accoudé à une table recouverte d'un formica grisâtre d'un triste café de province. Sa tasse était vide, et juste une tache de chocolat sur le journal posé devant lui trahissait la nature de la boisson qu'il avait consommée. Il regardait autour de lui.

Un groupe de jeunes filles entra timidement. Elles se réfugièrent au fond de la salle sur une longue banquette de moleskine rouge où elles ressemblaient à une compagnie d'oiseaux

multicolores blottis sur un perchoir. Des rires fusèrent au moment des commandes.

Eric avait bien entendu : une tranche de gâteau ! Il n'était que quinze heures et il s'étonnait toujours que l'on mangeât entre les repas. La qualité du temps contribuant chez certaines personnes à la vigueur de l'appétit, – dehors, la pluie ne tombait pas mais le ciel menaçait, une dégustation de gâteries contribuerait peut être à dissiper les brumes automnales dont les volutes ouateuses assombrissaient possiblement leur sensible cœur.

Du coup, il s'aperçut qu'il avait aussi plongé dans l'automne franc-comtois. L'automne franc comtois ! Il frissonna d'aise comme un vacancier se fût soudainement exposé au soleil méditerranéen. Il aimait l'ambiance fraîche et humide de ces adieux saisonniers, le lent égrenage de cet entre deux vers la finitude glaciale de l'hiver.

Les jeunes filles conversaient allégrement. De temps à autre, il saisissait des bribes de leurs échanges : elles détaillaient sans pitié l'allure de leurs professeurs ainsi que de leurs camarades et s'amusaient follement en imitant leurs tics mais ce fut la mine grave qu'elles abordèrent les questions de l'amour, la passion qu'elles montrèrent en maintes agitations ne cachant pas un profond désarroi. Il comprit qu'elles détestaient, en une belle unanimité, ceux qu'elles

dénommaient les « dragueurs », usant dédaigneusement de ce vocable marin afin sans doute de les rapprocher de la vase, mais s'attristaient en reconnaissant la difficulté à combattre ce fluide attractif. La source de leur exaspération était d'ailleurs moins la recherche du contact que l'absence quasi-totale de sentiment que masquait habituellement cette sorte d'attitude conquérante et dont elles déclaraient souffrir toute fois que pareille aventure leur arrivait.

Puis le brouhaha amplifié par les clients nouvellement entrés, couvrit bientôt leur voix. Il s'agissait encore de jeunes filles. L'une d'elles se leva et fourrageant dans son sac à main en tira des pièces de monnaie qu'elle glissa dans la fente d'un juke-box : et un chanteur à la mode dont il ne connaissait pas le nom, de débiter une romance d'un goût qu'il jugea douteux, tandis que la demoiselle, appuyée sur l'appareil, suivait le rythme d'un léger balancement des hanches. Elle était grande, fine, et ses cheveux blonds ondulaient à peine. De loin, il lui sembla qu'elle fredonnait. Il regretta de ne distinguer la couleur de ses yeux ni l'expression de son regard qu'il l'imagina flamboyant au fil des envolées musicales puis s'éteignant doucement à la fin du morceau.

La porte d'entrée claqua : un homme large, lourd et épais, serré dans ses pantalons tout juste à sa

taille, salua grossièrement celui qu'il dénomma Jojo puis se dirigea nonchalamment vers les toilettes. Il lança encore quelques réflexions pisseuses et l'on entendit bientôt la chasse d'eau délivrer son liquide purificateur. Il revint ensuite dans la salle et s'assit en raclant bruyamment le carrelage avec la chaise puis alluma une cigarette jaune, de ces grosses cigarettes à la fumée râpeuse à provoquer des hauts-de-cœur aux moins sensibles, les fameuses Boyard à papier maïs. Il commanda une bière puis disparut dans un gargouillement de rots derrière un journal qu'il déplia maladroitement devant son visage rouge.

Eric apprit ainsi que l'équipe de football locale avait remporté, la veille au soir, sur son propre terrain, une victoire de championnat régional. Il regarda malgré lui, étalés en première page, les portraits des joueurs hilares, photographiés devant l'entrée du restaurant (mais après la fête triomphale et sans doute saouls). Il remarqua sur le cliché un homme de taille moyenne aux cheveux frisés à l'expression certes rieuse mais différente des autres. Son large sourire révélait un bonheur sans égal. C'était bien cela : on eût dit que parmi cette équipe hilare, il était le plus heureux.

Mais cette vue plaisante fut soudainement masquée par les plis imprimés au journal par une longue quinte de toux grasse. Le gros lecteur en perdit presque l'haleine. Quelques clients se

retournèrent. A peine calmé, l'homme cracha négligemment dans un mouchoir puis reprit sa lecture.

Eric se représentait l'équipe et, en particulier, ce festoyant rieur. Ce joueur... Un très jeune homme... Son sourire de viveur l'avait entraîné vers le terrain de jeu.

Pelouse lourde. Flaques stagnantes en dépit des efforts des organisateurs. Les deux équipes jouaient sous les applaudissements effrénés d'une foule somme toute bien maigre – aurait-il fallu s'attendre à remplir les tribunes du stade de cette petite ville en milieu de semaine ? Maillots rouges contre maillots blancs. Maillots blancs ! Quelle idée en pareille saison ! A coup sûr, une idée d'été ! Le ballon fusait d'un angle à l'autre du terrain, poursuivi par la meute – malgré lui Eric songea à une chasse à courre, mais dont le gibier victorieux toujours s'échappait. Au plus épais d'une lutte assourdissante des cris des spectateurs, le rieur de la photo qui jouait avant centre, s'écroula, blessé à la cuisse par un adversaire malveillant aussitôt expulsé par l'arbitre. Comme il saignait abondamment, on l'évacua en vitesse. Celui qui à la fête montrait tant d'enthousiasme, n'aura donc pas partagé la victoire mais il n'en aura pas moins arboré le plus beau sourire. Eric en était ému. Il s'était émotionné tout seul !

« Un autre chocolat, s'il vous plaît », s'entendit-il demander. La rêverie s'écartait... Il rouvrait les yeux quand le serveur apporta la commande et lança : « bonjour ! »

Il reconnut un personnage dont il se souvint vaguement l'avoir rencontré un été, alors qu'il aidait à des travaux agricoles chez un fermier voisin de leur maison de Montarlot. Cela faisait si longtemps !

« Bonjour ! répondit-il sur un ton parfaitement neutre.

- Séjournes-tu de nouveau à Vesoul ? Je ne t'avais pas vu depuis des années... mais, ajouta-t-il, je ne t'avais pas oublié...

- Oui, je viens de temps à autre. Je constate que tu travailles désormais dans ce café, répondit poliment Eric.»

L'autre ne le quittait pas du regard, comme fasciné par l'expression de son visage. Mais il avait compris qu'Eric n'attendait pas de réponse. Il balbutia néanmoins : « des clients attendent » et repartit au plus vite. Il buta sur une chaise et accrocha au passage le journal sur lequel Eric avait vu la photo des footballeurs. Il disparut derrière le bar.

Eric porta la tasse à ses lèvres, but le chocolat refroidi d'un seul trait. Puis il consulta sa montre : il était à peine quatre heures et le car ne

démarrerait pas avant cinq heures. Il tira de son sac de voyage un magazine et se plongea dans la lecture des comptes rendus des spectacles de danse parisiens.

Il admirait la beauté pure du corps des danseurs. L'épanouissement du mouvement l'enchantait. Mais plus que l'expression corporelle, il était en quête de la Beauté, de ce bouleversement des sens et de l'âme. Il regardait les photos d'un reportage d'une représentation des Ballets du XXème siècle. Il pensa être toujours capable lui aussi de virevolter brillamment devant un public attentif. Ne s'était-il pas entraîné à la danse plusieurs années durant au Conservatoire du XVIIIème arrondissement de Paris ? Il avait tendu la main à Terpsichore mais... Mieux valait ne pas y penser ! Il tournait les pages du magazine de plus en plus rapidement. Un peu nerveux, il le referma bientôt puis le laissa choir sur ses genoux. Les yeux mi clos, il se perdit dans les circonvolutions d'un plafond aux couleurs passées, un jaune jadis voisin du citron et un gris crasseux, un mariage du plus mauvais goût, conjugué en des moulures si tristement banales... Banalité... Tout n'était que banalité autour de lui et comme vieillissant. Une vague odeur d'alcool était mélangée au parfum des cafés. Des traînées de nicotine voilaient les murs. Il étouffait.

Mu par un incontrôlable réflexe, il se tourna précipitamment en tous sens, un peu à la manière

d'un animal surpris par la nuit cherchant ses repères. Il ne vit que la fine pluie et sa douce poussière recouvrir le paysage impalpable. Était-ce que le bistrot s'échappait ? Ou bien Vesoul ? Il soupira.

Banalité du décor, banalité de l'assemblée volage qui picorait les secondes telles ces gallinacées remuantes dont la vie se limitait en réalité aux distributions quotidiennes de grain.

Pourquoi alors cette femme au buste flasque et au cou rigide qui devant lui lisait un maigre journal tout en buvant des verres en nombre, l'attristait-il ? Il n'en savait rien.

Pas plus qu'il ne savait d'où lui vint le désir de secouer cet adolescent debout près de la porte, aux épaules déjà arrondies sous un poids indistinct. Si : il aurait voulu alléger son jeune dos et le pousser vers la joie de vivre.

Ces vers anciens, qu'il avait écrits, solitaire, un soir, lui revinrent en mémoire :

O sifflement doux,
Aigu,
Qui se voudrait
Joyeux,

O sifflement nostalgique
A la manière du vieux Joe,

Lourd,
O sifflement,
Sifflement
De larmes brillant.

Il arpentait une gare imaginaire où ne circulait pas de train : un quai désert, un bâtiment vide, des sentons immobiles. Un univers de figurines cireuses assises sur des bancs métalliques, telle lisant un journal déployé devant des yeux de verre ou telle autre exposant sans prononcer un mot des idées peut-être généreuses – mais qu'on n'entendait pas. Qui l'aurait d'ailleurs écouté puisqu'il n'y avait personne ?

Société de glace.

Le bruit d'un train au démarrage sur une voie proche le rappela à la réalité. Il roula une cigarette. Il n'en fumait pas même une par jour mais ne partait jamais en voyage sans avoir glissé dans son sac un paquet de tabac roux et un cahier de feuilles de papier fin. Il recherchait la caresse de la fumée au plus profond de sa gorge, un plaisir que d'aucuns qualifiaient de malsain. Il alluma la cigarette.

Société de glace.

Qu'attendait-il si placidement ces gens, comme s'ils étaient figés même pendant les travaux de la journée ? Sans doute ne le savaient-ils pas que

des impatients les scrutaient. Et pourtant, les journées défilaient.

En songe, Eric les rejoignit sur une plage de sable fin située au bord d'un fleuve aux eaux calmes... Il se mêlait à une petite foule d'hommes et de femmes qui avançaient précautionneusement vers l'onde claire, attentifs à ne pas blesser leurs pieds fragiles. Comme Eric s'amusait en les regardant capter la température d'icelle en trempant un doigt de pied puis s'immobiliser pour se décider ! Les frileux remontaient sur la berge sèche s'étendre au soleil alors que les téméraires, à l'évidence les moins nombreux, entraient plus ou moins hardiment dans le bain.

D'abord mordu par des dents imaginaires, Eric était rapidement paralysé quand il regardait envieusement filer l'eau tout en se languissait mollement de la chaleur du zénith. Il ne savait que décider, se jeter à l'eau ou rejoindre le sable caressant. Et lorsque excédé par la persistance de l'interrogation, il claquait enfin la porte de son âme indécise, sans surprise, il courait se réfugier ou bien sur le sable blanc de la berge ou bien dans le lit frais du fleuve tout au regret du délice inconnaissable d'embrasser les deux à la fois !

Il n'osait pas plus plonger dans le bistrot et son ambiance humaine. Il s'attardait comme planté sur le pas de la porte et tremblait de ne choisir

d'entrer ou de partir, s'obligeant à attendre là, gourda, les mâchoires serrées, maudissant le destin. Il maugréait en effet, cherchant impatiemment à couper cette chaîne et parfois réussissait-il. Un sentiment de puissance le subjuguait alors. Et il ne s'en sentait pas moins souvent le plus heureux des hommes, croyant enfin aimer le boulet auquel étaient liées ses chevilles. « Ne serais-je qu'un prisonnier ? »

Oh comme soudain il détestait les garçons et les filles, ces ballotes créatures qui jouaient sur la plage ! Furibond, il était de nouveau pris de cette paralysie pas tandis que les autres, ceux de l'autre monde, continuaient de s'ébattre sur le sable chaud ou bien dans l'eau vive. Il en aurait pleuré.

Fureur.... L'aurait-il giflé, ce voisin, le fumeur qui lisait en buvant verre après verre de la bière de mauvaise qualité, en lui criant : « bain de soleil, bain de rivière, n'as-tu le regret de tes jours fuyants ? »

L'autre ne bronchait pas : il était assis, goguenard, l'œil rouge et humide, comme s'il lisait le journal gisant toujours sur le carrelage et dont les titres défilaient sous le regard médusé d'Eric. Ce dernier se leva puis hurla sur un ton insultant un chapelet de prudents conseils. (Par chance, la chimère d'Eric n'était pas douée de parole). Par une série de rots retentissants, l'autre